

# Journal de Roubaix

Soixante-troisième année N° 4.

Administration, 71, Grande-Rue, à Roubaix

MARDI 22 OCTOBRE 1918.

10 CENTIMES  
LE NUMÉRO

Bureaux et Rédaction : ROUBAIX, Grande-Rue, 71  
TOURCOING, 33, rue Carnot

Les Annonces sont reçues aux  
Bureaux du journal.

## M. POINCARÉ, A LILLE, A ROUBAIX ET A TOURCOING

Les Réceptions officielles. — Les Discours

Continuant ses visites aux villes libérées, M. Poincaré est venu lundi à Lille, à Roubaix et à Tourcoing.

Partout, les populations des villes dégagées de l'emprise de l'ennemi, ont fait éclater librement leur joie patriotique et salué avec enthousiasme le Président de la République.

Nous vivons des journées qui compteront parmi les plus belles, puisqu'elles contribuent à l'union que M. Clémenceau préconisait dans ses derniers discours et que tous les orateurs, qui ont pris la parole hier, ont appelé de tous leurs vœux.

Nous souhaitons que cette union sacrée se perpétue après la guerre et soit pour notre pays un gage de prospérité et de force.

### A LILLE

Parti de Paris, dimanche soir, à dix heures, M. Poincaré, qu'une suite nombreuse accompagnait, est arrivé à Lille, lundi matin, huit heures et demie, en passant par les régions dévastées de Béthune et d'Armentières.

Acclamé sur son passage par les milliers de Lillois accourus pour le saluer, M. Poincaré s'est rendu à la Préfecture, où il a été reçu par M. Naudin, préfet du Nord, M. Delesalle, maire de Lille et toutes les autorités de la ville.

Le Président de la République est parti ensuite pour Roubaix et Tourcoing, où une pareille réception l'attendait.

### A ROUBAIX

Notre ville s'éveille, lundi matin, sous la pluie et dans le brouillard. Mais les drapeaux flottent toujours aux fenêtres, les cocardes ornent toujours les boutonnières et les corsages, la joie est toujours dans les cœurs et sur les visages.

Un arc de triomphe se dresse rue Neuve, magnifiquement décoré, portant ce simple mot : « Merci ».

#### Les mesures d'ordre

Vers 8 h. 1/2, M. Wagnier, commissaire central de police, en grand uniforme, prend les premières dispositions pour les mesures d'ordre, aidé par le chef de la police militaire anglaise. Par des agents français et des policiers anglais les curieux peu nombreux encore à cette heure sont refoulés jusqu'au milieu de la Grand-Place, pour dégager les abords de la Mairie.

Des gendarmes français, en uniforme de guerre, coiffés du casque bleu, une section de pompiers sous les ordres du capitaine Pardoën, se rangent en face de l'Hôtel de Ville. La « Grande-Harmonie » prend place au pied du perron. Un peu après, un piquet d'honneur de soldats anglais, baïonnette au canon s'aligne en face de la Musique municipale.

Derrière le cordon des agents la foule commence à s'amasser un peu plus dense et les autorités constituées traversent le barrage pour se rendre à l'Hôtel-de-Ville.

La foule s'intéresse vivement aux enfants, garçons, revêtus de costumes militaires, et fillettes en Alsacienne et en Lorraine, qui viennent pour offrir des gerbes de fleurs au Président. Un petit chasseur à cheval s'en va vers chacun des policiers anglais leur donnant la main que ceux-ci serrent avec empressement.

#### L'arrivée de M. Lebas

Tout à coup, vers 10 h., une auto est signalée. Un grand remous se produit dans la foule et la voiture stoppe au pied du perron. M. Lebas, maire de Roubaix, en descendant, accompagné de M. Fiers, conseiller municipal, mobilisé. Il porte, à la boutonnière le ruban de la Légion d'Honneur.

Spontanément, il embrasse M. Wagnier, Commissaire Central, qui est allé au devant de lui pour le recevoir. Après avoir gravi les marches, M. Lebas se retourne et agitant son chapeau, s'écrie Vive la France ! aux applaudissements de la foule. Le Maire de Roubaix est immédiatement entouré de ses amis, qui l'entraînent dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, où il reçoit de chaleureuses félicitations. M. Lebas annonce que le Président de la République va bientôt arriver à Roubaix.

#### L'arrivée du Président de la République

Vers 10 heures et quart, on signale la venue d'un groupe d'automobiles qui débouchent par la Rue Neuve, passent sous l'arc de triomphe pour venir s'arrêter devant l'Hôtel-de-Ville.

M. Poincaré descend de la première voiture, suivi du Général Duparc, chef de sa maison militaire.

Il est reçu par M. Wagnier, qui le guide vers l'Hôtel de Ville, où la Municipalité l'attend sur le premier palier du perron. Par le grand escalier d'honneur, le Président est conduit dans la salle du Conseil municipal, où vont avoir lieu les réceptions.

La « Grande-Harmonie », sous la direction de son président, M. Casteau, joue la « Marseillaise », puis l'hymne anglais.

Pendant ce temps, les autos se succèdent, qui conduisent : M. Dubost, président du Sénat ; M. Deschanel, président de la Chambre ; M. Lebrun, ministre, chargé des régions envahies ; M. Loucheur, ministre des munitions ; MM. Bersée et Trystram, sénateurs du Nord ; Delory, Vandamme, Groussau, Barré, Pasqual, Vincent, Ragheboom et Jabbe Lemire, députés du Nord ; le général de la Guiche ; Naudin, préfet du Nord ; Lyon, recteur de l'Université de Lille ; Lebonq, ancien adjoint au maire de Roubaix, etc.

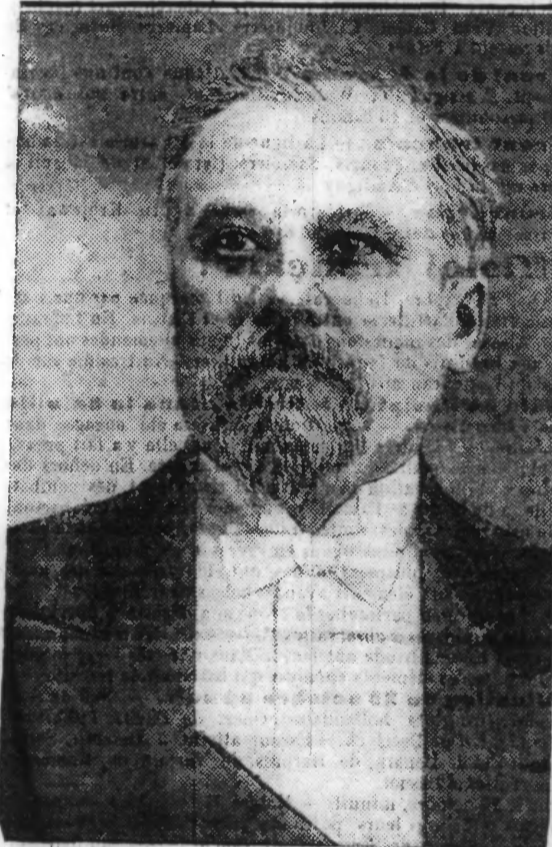
#### LES RÉCEPTIONS

Aussitôt commence la réception des corps constitués, des maires des communes des environs, des fonctionnaires. M. Poincaré trouve un mot aimable pour toutes les personnalités qui lui sont présentées.

Le manque de place nous oblige, à ne publier qu'un résumé succinct des discours, pour accorder la plus grande part aux paroles du Président de la République.

#### Discours de M. Thérin

Les réceptions terminées, M. Thérin, premier adjoint, prend la parole, pour saluer le Chef de l'Etat français. Il rappelle que son ami Lebas à la suite de sa conduite admirable fut empri-



M. POINCARÉ, président de la République

sonné pendant trois mois, enfermé dans la forteresse de Rastadt pendant sept mois, transporté au camp de Celles, pour être enfin rapatrié en France libre.

Puis il parle des souffrances des populations des pays envahis, terminées avec la délivrance, et adresse au Président, au nom de l'Administration municipale, du Conseil municipal, et de la population roubaissienne toute entière, l'expression intransmissible de notre joie d'être réuni à la Mère-Patrie. (Vifs applaudissements.)

Quand les applaudissements ont cessé, Mlle Louise Houssier offre une gerbe de fleurs à M. le Président de la République, qui l'a embrassée ; Mlle Louise Dufosse, Mlle Raymonde Stevens, Mlle Raymonde Deroubaix, présentent également des fleurs au président du Sénat, au président de la Chambre, et au Maire de Roubaix, qui les embrassent aussi.

#### Discours de M. Carissimo

En sa qualité de Vice-Président de la Chambre de Commerce, M. Carissimo, apporte à M. Poincaré les respectueux hommages de sa compagnie et de ceux de toute l'Industrie Roubaissienne.

« L'aide que les industriels attendent des pouvoirs publics peut se produire sous différentes formes, M. Carissimo dit qu'il ne lui appartient pas de les rechercher mais qu'elle doit être apportée à brève échéance pour être efficace. »

« Il a confiance dans le gouvernement de la République qui a tenu si haut pendant cette guerre le drapeau de la Patrie pour trouver la solution juste de ce problème et assurer le prompt relèvement de l'industrie. Il le doit à la population ouvrière qui s'est montrée si courageuse et si patriote dans l'adversité et qui maintenant a hâte de reprendre le travail pour subvenir à son existence. »

#### Discours de M. le chanoine Bataille

Au nom du clergé de Roubaix, M. le chanoine Bataille, doyen de Notre-Dame, voit, dans l'invitation de se joindre aux corps constitués de la ville, pour présenter ses hommages au premier magistrat de la France à cette heure décisive qui fera date dans l'histoire de Roubaix, le symbole de l'union sacrée qui continuera à régner dans la France victorieuse de demain.

M. le chanoine Bataille remercie Dieu d'avoir ouvert pour la France cette cre de concorde et de paix, et, au nom des catholiques de Roubaix, il adresse ses plus respectueux hommages à celui qui préside avec tant de distinction et d'autorité aux destinées de la France ! (Applaudissements.)

#### Discours de M. Lebas, maire de Roubaix

Monsieur le Président,  
« Excusez-moi si, en cet instant, je ne trouve pas les mots qu'il faudrait employer pour exprimer les sentiments identifiés que j'éprouve et la satisfaction de me trouver aujourd'hui avec les représentants des organisations de cette vaillante population de Roubaix.  
» Nous nous sommes quittés, mes amis, vous savez comment.

Je vous ai laissés ici prisonniers, je vous retrouve aujourd'hui libres.

» Mes amis, cet instant inoubliable, grandiose, coïncide avec le commencement de la libération de tous les peuples opprimés.

» Mes amis, Monsieur le Président de la République, Monsieur le Président de la Chambre, du Sénat, laissez-moi, par un triple cri, résumer toutes les aspirations, toutes les espérances de tous ceux qui sont dans cette salle, par ce triple cri : « Vive Roubaix ! Vive la France ! Vivent les nations libératrices ! » (Ovation).

#### Réponse de M. Poincaré

M. le Président de la République répond en ces termes, dans un discours fréquemment applaudi.

Monsieur le Maire,  
Mes chers Compatriotes,

Avec M. le Président du Sénat, avec M. le Président de la Chambre des députés, avec MM. les Ministres de l'Armement et des régions libérées, avec MM. les Sénateurs et Députés de cette région du Nord, qui a été si cruellement éprouvée, j'ai tenu à vous apporter immédiatement les félicitations et les vœux de la France.

Mon cher Monsieur Lebas, il y a quelques jours, ignorant encore la délivrance de votre chère ville de Roubaix, vous publiez, dans la « France Libre », un émouvant message à l'adresse de vos concitoyens.

Vous rappelez comment vous aviez été incarcéré par l'ennemi et retenu pendant de longs mois, dans une geôle malsaine, pour avoir résisté aux insolentes et brutales exigences de l'envahisseur.

Oui, vous avez rappelé le lugubre souvenir de l'oppression subie dans cette grande Cité ouvrière, et avec une confiance sereine, vous annoncez le prochain avènement du droit et de la justice libératrice.

Pendant la longue séparation qui vous a éloigné de vos compatriotes, ils savent que vous n'avez cessé, avec une fermeté patriotique, de défendre partout la cause indivisible de la France et de l'humanité. (Applaudissements.)

Aujourd'hui, vous voici revenu au milieu des vôtres, au milieu des braves gens que vous aviez le grand honneur de représenter.

J'ai saisi, il y a quelques jours, dans la région d'Armentières, l'occasion de vous adresser mes félicitations et les remerciements du pays. Je suis heureux de vous en renouveler aujourd'hui le témoignage solennel dans votre ville délivrée et devant cette vaillante population qui a tant souffert et qui renait enfin à la liberté. (Applaudissements.)

Maintenant, cette épreuve est finie. Mais, vous le disiez tout à l'heure, mon cher Monsieur Lebas, jusqu'à la dernière heure, l'ennemi semble avoir voulu nous donner la mesure de sa barbarie et de sa cruauté.

Il a fait circuler dans votre commune des pétitions pour obtenir du Gouvernement de la République que la Ville ne fut pas bombardée. Or, savez-vous ce qu'à la même heure il faisait dire au Gouvernement de la République, — les Ministres ici présents le savent comme moi — La semaine dernière, le gouvernement Suisse vous a saisi d'une demande du gouvernement Allemand, vous faisant savoir que les populations de Lille, Roubaix et Tourcoing affolées, prétendaient-elle, par la menace du bombardement, fuyaient en masse vers la Belgique. Et l'on nous disait qu'on serait dans l'impossibilité de les recevoir et de les hospitaliser.

Eh bien, Messieurs, pas un instant, nous n'avons cru cela. Nous avons vu qu'il y avait là une nouvelle manœuvre mensongère, et de même que nous n'avons jamais désespéré de la victoire, nous savions que vous n'en désespériez pas davantage. (Vifs applaudissements.)

Et aujourd'hui, nous pouvons ensemble en contempler l'aube radieuse. Ah, certes, il n'est pas de paroles humaines qui puissent rendre les émotions divines de ces heures fugitives. On voudrait pouvoir arrêter le cours du temps pour prolonger ces serrement de mains et les étreindre, pour échanger nos impressions, nos souvenirs, pour y ajouter le bonheur de la famille